

CHAPITRE XX.

Les dames au XIV^e siècle.

J'ai dit qu'amour est sens et vie ...
(FROISSART, *Espinette amoureuse.*)

Toutes servoit, toutes honnoroit pour
l'amour d'une....
(*Le livre des faicts du maréchal de
Boucicaut*, I, 9.)

Les dames ne furent pas plus négligées au XIV^e siècle qu'au XIII^e. Tout ce qui fut rompu de bois de lances pour l'amour d'elles effraye l'imagination : des forêts entières, je ne crains pas de le dire. On se tromperait bien si l'on croyait que les jeunes gens à tête légère fussent seuls occupés de ces sortes de soins. Jean Chandos, le chevalier le plus considérable de l'Angleterre, et Jean de Clermont, maréchal de France, se rencontrèrent la veille de la bataille de Poitiers, en chevauchant entre les deux camps. Ils portaient tous deux sur le bras gauche le même emblème : une dame bleue brodée au milieu d'un soleil d'or. « Chandos, s'écria le maréchal en s'arrêtant tout à coup, depuis quand

portez-vous ma devise?—Et vous la mienne? répliqua Chandos; car elle est aussi bien à moi qu'à vous.—Je vous le nie, repartit Jean de Clermont, et, n'était la trêve, je vous montrerais sur l'heure que vous avez tort de la porter.—Eh bien! reprit Chandos, demain matin vous me trouverez tout prêt à prouver par fait d'armes qu'elle est aussi bien à moi qu'à vous.—Chandos, Chandos, poursuivit le maréchal en s'éloignant, voilà bien comme vous êtes, vous autres Anglais; vous ne savez rien imaginer de nouveau, mais tout ce que vous voyez vous est bon à prendre.» Jean de Clermont fut tué le lendemain dans la bataille, sans avoir pu se rencontrer avec Chandos.

Un roi, en ce siècle, aima une grande dame en loyal chevalier, par pur amour. Ce fut Édouard III, et cette dame fut la comtesse de Salisbury. Honneur à elle, car le mérite ne fut point au roi. Il la courtsa longtemps, et fut très-mélancolique de ne pouvoir obtenir ses faveurs. Pour elle, les brillantes fêtes où il convoquait tous les gentilshommes et gentilsfemmes de son royaume, *sans nulle excuse*; pour elle, l'ordre de la Jarretière; pour elle, la devise: *Honni soit qui mal y pense!* Il l'avait vue pour la première fois en son château de Salisbury, quand la noble et belle comtesse, seule et sans son mari, se défendit si courageusement contre David Bruce, roi d'Écosse, enflammant par sa beauté et

ses douces paroles ceux qui gardaient la place. « Par le regard d'une telle dame et son doux ammonestement, un homme en doit valoir deux au besoin. » C'est Froissart qui le dit : la théorie n'a donc point changé depuis Raimbaud de Vaqueiras.

Si messire Eustache d'Aubrecicourt fut alors réputé un des plus vaillants chevaliers d'Angleterre, c'est qu'il aimait et était aimé. La jeune et jolie veuve du comte de Kent, Isabelle de Juliers, s'était éprise de lui au récit des grandes bacheleries et appertises d'armes qu'il faisait chaque jour. Elle lui envoyait des haquenées, des coursiers, des lettres amoureuses. Et quels exploits ne faisait pas un tel chevalier sur ces coursiers donnés par l'amour!

Lorsque Gautier de Mauny amena à Jeanne de Montfort, assiégée dans Hennebon, ce fameux secours qui la sauva, elle descendit en toute hâte de son château dès qu'elle l'aperçut, et l'embrassa plusieurs fois lui et tous ses compagnons; et tout le monde, en la voyant faire, fut d'avis que c'était une vaillante dame. Elle l'avait encore mieux prouvé, ce semble, dans une autre occasion où non-seulement elle avait, comme dame, enflammé ses chevaliers, mais où elle avait été elle-même le plus vaillant de ses chevaliers. Ce fut lorsque, venant d'Angleterre avec Robert d'Artois, son vaisseau fut attaqué en mer. Debout sur le pont, tout armée, un cœur de lion dans la poitrine, une

roide et tranchante épée à la main , elle combattait aussi bien que jamais homme fit. Elle fut l'héroïne de cette guerre héroïque de Bretagne, où furent faites tant de prouesses chevaleresques.

Voici une galanterie du *xiv^e* siècle. L'écuier Jean de Bonne-Lance étant à Montferrand en Auvergne, parmi les dames et damoiselles, l'une d'elles, qui ne lui était pas indifférente, éleva la voix, et s'adressant à lui : « Je vous le dis, messire, je verrais volontiers un Anglais. On dit que ce sont de vaillantes gens d'armes, autant et plus vaillants que ceux de ce pays; et ils le montrent bien, car ils sont souvent en campagne et prennent sur nous villes et châteaux et les gardent. — Pardieu, dame, répondit Bonne-Lance, piqué d'honneur, si je réussis à en prendre un qui mérite d'être vu de vous, vous le verrez. — Grand merci, » dit-elle. Bonne-Lance quitta la ville et revint quelque temps après. A cette nouvelle, les dames et damoiselles se réunirent pour le festoyer, et vingt-sept d'entre elles le vinrent trouver en son hôtel. Il les accueillit avec beaucoup de grâce, et dit à la dame qui avait demandé de voir un Anglais : « Dame, je me veux acquitter envers vous. Je vous avais promis, il y a tantôt un mois, de vous montrer un Anglais. Dieu a voulu que j'en aie rencontré une troupe de bien vaillants, car ils nous ont donné fort à faire. Vous les verrez tout à votre loisir; car, pour l'amour de vous, je vous les laisserai en cette

ville jusqu'à ce qu'ils aient payé leur rançon.— Grand merci, » dirent en riant les dames ; et Bonne-Lance passa encore au milieu d'elles trois joyeuses journées, après quoi il partit de Montferrand.

Aujourd'hui, nous offrons à une dame un bouquet. On lui offrait alors un Anglais : c'était plus difficile et plus héroïque.

Si, dans le feu même de la guerre, les chevaliers étaient entre eux aussi courtois qu'on l'a vu, combien davantage ne devaient-ils pas l'être envers les dames ! Le duc de Berry pouvait aisément s'emparer du château Achart (1373), où la dame de Pleumartin était toute seule, ayant son mari prisonnier en Espagne. Mais elle vint le trouver et lui demanda de conclure une trêve qui durerait jusqu'au retour de son époux. « Je suis, lui dit-elle, une femme de nulle défense, et ne puis pas faire de l'héritage de mon seigneur à ma volonté ; peut-être, si je faisais quelque chose qui lui déplût, il m'en saurait mauvais gré et j'en serais blâmée.... » Touché de la position de cette dame, le duc ne fit point difficulté de lui accorder une trêve, à condition qu'elle ne l'emploierait point à augmenter la garnison et les ressources de son château.

Les Anglais avaient agi naguère moins courtoisement avec la vieille duchesse de Bourbon. Le duc de Bourbon assiégeait Belle-Perche. Les comtes de

Pembroke et de Cambridge vinrent secourir la ville avec quinze cents lances. Mais on était en 1370, en plein règne de Charles V, et toutes les provocations des chefs anglais ne purent faire sortir les assiégeants de la bastide où ils avaient pris position. Irrités, ils envoyèrent au duc de Bourbon le héraut d'armes Chandos, qui lui dit : « Mes maîtres et mes seigneurs vous mandent par moi que, puisque vous ne voulez point sortir de vos retranchements et combattre, dans trois jours, sire de Bourbon, à l'heure de midi, vous verrez mettre à cheval et emmener madame votre mère. Avisez à cela, et secourez-la si vous voulez et pouvez. — Chandos, Chandos, répondit le duc, dites à vos maîtres qu'ils guerroyent mal honorablement, d'avoir pris une femme âgée, seule au milieu de ses gens, et de l'emmener et ravir comme prisonnière; et l'on n'a point vu dans les guerres des seigneurs des temps passés que les dames et damoiselles y fussent prisonnières ni ravies. Ce sera un grand chagrin pour moi de voir emmener madame ma mère, et nous la raurons quand nous pourrons : mais ils n'emmenèrent pas la forteresse, et elle me demeurera. » Au jour et à l'heure dits, les Anglais sortirent de Belle-Perche au son des instruments, firent monter la vieille duchesse sur un palefroi bien équipé, et l'emmenèrent avec toutes ses dames et damoiselles. Les Français virent tout et ne bougèrent. Ils prirent

la place, et la vieille duchesse fut échangée quelque temps après contre un seigneur anglais.

Au contraire, le capital de Buch n'hésita pas, tout Anglais qu'il était, à porter secours aux trois cents dames et damoiselles françaises assiégées dans Meaux par les Jacques. Il revenait de la croisade de Prusse, en compagnie du comte de Foix, et tous deux n'avaient ensemble que soixante chevaliers; mais, apprenant à Châlons le danger de ces dames, parmi lesquelles étaient la duchesse de Normandie, femme du régent, et la duchesse d'Orléans, ils ne doutèrent pas que leur devoir ne fût d'aller les délivrer ou partager leur sort. Ils se jetèrent heureusement dans Meaux, firent une sortie impétueuse, tuèrent sept cents Jacques et dérobèrent ces nobles dames à une mort presque certaine.

Quand la femme d'Édouard II, fille de Philippe le Bel, chassée d'Angleterre, fut venue se réfugier sur le continent, messire Jean de Hainaut vint la voir. C'était un gentil chevalier à la fleur de son âge. Il ne put voir couler les larmes de cette belle ambitieuse détrônée sans en être si touché, qu'il s'écria en versant lui-même des larmes : « Vous voyez en moi, madame, votre chevalier qui ne vous manquera point, quand le monde entier vous manquerait; et je vous promets, moi et tous ceux que j'engagerai dans votre cause, de ne rien épargner, même notre vie, pour vous rétablir, vous et votre

fil, dans votre rang. » Comme on cherchait ensuite à le détourner d'une entreprise si périlleuse, il répondit qu'il n'avait qu'une mort à souffrir, qui était en la volonté de Notre-Seigneur ; qu'il avait promis à cette gentille dame de la conduire jusqu'en son royaume, et qu'il ne lui manquerait point, y dût-il mourir : car, ajoutait-il, tous chevaliers doivent aider, selon leur loyal pouvoir, toutes dames et pucelles chassées et dépouillées, même sans en avoir été requis. L'entreprise eut un plein succès. Isabelle renversa son indigne époux, et mit sur le trône son fils Édouard III. Bientôt après, Édouard épousa la belle Philippa de Hainaut, dont il s'était épris dans son court exil. Il se trouva qu'en suivant la loi chevaleresque, Jean de Hainaut avait servi parfaitement ses intérêts, puisqu'il devint par ce mariage l'oncle du monarque qui fut bientôt après le puissant vainqueur de Crécy.

Il paraît que les beaux principes de Jean de Hainaut, qui étaient ceux de toute la chevalerie, n'étaient plus guère observés à la fin du xiv^e siècle ; car il y avait alors une foule de dames et damoiselles dépouillées de leurs héritages ou inquiétées dans leurs droits par des hommes puissants, et nul chevalier, ni écuyer, ni gentilhomme, ni personne enfin ne s'occupait de les protéger. Les pauvres opprimés accouraient auprès du roi, comme à la source de toute justice. Le bon chevalier Boucicaut

eut honte pour le royaume de France. Il communiqua ses pensées à ses meilleurs amis, et les décida à fonder un ordre (les ordres étaient alors fort à la mode) dont l'unique objet serait de défendre et protéger les dames. Treize d'entre eux se réunirent et formèrent l'ordre de l'*Écu vert à la Dame blanche*. La devise était, sur le bras, une targe d'or émaillée de vert, avec une dame blanche dedans. Des lettres d'armes furent dressées et publiées dans tout le royaume, afin de faire connaître à toutes dames opprimées où elles pourraient trouver aide et appui. « Comme tout chevalier, était-il dit, est tenu par devoir de garder et défendre l'honneur, l'état, les biens, la renommée et la louange de toutes dames et damoiselles de noble lignée, et comme ceux-ci, en particulier, sont très-désireux de remplir fidèlement ce devoir, ils les prient et requièrent, si quelques-unes d'entre elles sont lésées dans quelqu'une des choses dessus dites, de venir ou envoyer requérir l'un desdits chevaliers ou tous ensemble; et ceux qui auront été requis sont tenus de s'employer de leur personne à la défense de leur droit.... » Si le chevalier requis était absolument empêché, il devait envoyer au plus vite en sa place un des treize compagnons. Cette emprise était formée pour cinq ans, pendant lesquels les treize devaient porter la devise de l'écu vert à la dame blanche. Les lettres furent données

le jour de Pâques fleuries, l'an de grâce mil trois cent quatre-vingt-dix-neuf. Les noms les plus illustres de la chevalerie furent mis au bas : en première ligne celui de messire Charles d'Albret, cousin germain du roi.

On voit bien qu'au *xiv^e* siècle les chevaliers faisaient des exploits pour l'amour de leur dame, comme au *xi^e* pour l'amour de Dieu. Ce qu'ils avaient conservé de piété était accommodé au même esprit. L'objet de leur culte était principalement la Vierge. Il y a une terre, il y a un ciel : dans chaque monde il leur faut une dame. On se rappelle Thibaut de Champagne :

Quand dame perds , dame me soit aidant.

C'est la société chevaleresque et ses romanciers, lorsque les esprits devinrent plus doux, plus cultivés, plus fins, qui imaginèrent le *bon Dieu*. « Il n'est pas besoin, dit quelque part Lancelot, que notre Dieu, *qui est si bon*, soit toujours courroucé contre les pauvres pécheurs. » Pourtant Dieu le Père n'offrait toujours à l'imagination qu'un visage d'homme. Combien l'image de la Vierge souriait davantage à l'esprit et chatouillait mieux le cœur ! *La douce mère de Dieu qui resplendit de beauté*, comme dit la chronique en vers. C'était encore de la galanterie. Les images de la Vierge figurèrent sur les bannières et dans les devises ; le cri de

Notre-Dame s'entendit du Nord au Midi. *Notre-Dame Guesclîn! Notre-Dame Bigorre!* Tous les chevaliers qui firent en 1390 la curieuse expédition d'Afrique pour les Génois étaient *donnés et voués* à la Vierge, et par là furent préservés de plusieurs fléaux. Une nuit, la Vierge, qui veillait sur eux, arrêta une attaque des Sarrasins, qui étaient sur le point de les surprendre. Il y avait aussi dans le camp un chien qui, plus vigilant que ceux du Capitole, aboyait à propos toutes les fois que le camp des chrétiens était menacé. Nul ne savait d'où venait ce chien : on ne douta point qu'il n'eût été envoyé par la Vierge Marie, et on l'appela le chien *Notre-Dame*.